



Communication & Influence

N°108 - Février 2020

Quand la réflexion accompagne l'action

Le Vatican ou la puissance de l'influence : le décryptage de Jean-Baptiste Noé

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

"Le Vatican, combien de divisions ?"
La fameuse réponse de Staline à Pierre Laval, venu plaider en faveur du respect des libertés religieuses en Russie en 1935, illustre bien l'articulation complexe des rapports entre hard et soft power. Mais la puissance militaire exclut-elle pour autant la maîtrise des pensées ? Dialecticien madré, Staline allait lui-même faire appel aux forces de l'esprit quelques années plus tard en ralliant les Russes à lui sous la bannière de la grande guerre patriotique...



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Jean-Baptiste Noé, docteur en histoire, professeur, et, depuis l'été 2019, rédacteur en chef de la revue Conflits, dissèque le rôle du Vatican comme puissance géopolitique. Le Saint-Siège est l'un des plus vieux États du monde, qui entretient des liens avec presque tous les pays. Auteur notam-

ment de Géopolitique du Vatican, la puissance de l'influence (Puf, 2015) et de François le diplomate (Salvator, 2019), Jean-Baptiste Noé note que le Saint-Siège "est une puissance particulière, car il ne dispose ni de la force militaire, ni de la force économique." Quid donc de cette discrète puissance d'influence, qui déploie ses réseaux d'information, de renseignement et de diplomatie à l'échelle planétaire ?

Le Saint-Siège est l'un des États qui a le plus de relations diplomatiques au monde et qui est crédité d'une grande influence. Quel est son poids politique réel ?

Le Saint-Siège est effectivement l'un des plus anciens États au monde, puisqu'il a été officiellement fondé sous le règne de Pépin le Bref. Le roi des Francs a donné au pape une partie du territoire conquis sur les Lombards. Cet État a joué un rôle très important dans l'invention de la diplomatie européenne puisque c'est lui qui, en 1701, a fondé la première école pour former ses diplomates. École qui existe encore aujourd'hui et qui a servi de modèle aux autres États d'Europe. Le congrès de

Vienne (1815) réitéré par la convention de Vienne (1963) a reconnu au diplomate du Saint-Siège, le nonce, le titre honorifique de doyen du corps diplomatique.

Les accords du Latran (1929), conclus avec le royaume d'Italie, ont reconnu au Saint-Siège la juridiction sur l'État de la cité du Vatican. Les touristes qui se rendent à Rome changent ainsi de pays en se rendant place Saint-Pierre, même si la frontière n'est plus matérialisée : ils passent de l'Italie au Vatican.

Aujourd'hui, le Saint-Siège a des liens diplomatiques avec presque tous les pays. C'est une puissance particulière, car il ne dispose ni de la force militaire ni de la



force économique. Sa puissance réside sur l'influence et le désintéressement. L'influence, car il capte et traite de nombreuses informations, venant d'au plus près du terrain ; le désintéressement, car il ne cherche pas à faire valoir ses intérêts, mais ceux de la communauté internationale. Ce qui lui permet de dialoguer avec de nombreux pays qui ne sont pas chrétiens. Les limites de ce système, c'est qu'il ne peut pas contraindre un pays à adopter son point de vue.

Au cours du XX^e siècle, quels ont été les faits marquants de la diplomatie du Saint-Siège ?

Aujourd'hui, le Saint-Siège a des liens diplomatiques avec presque tous les pays. C'est une puissance particulière, car il ne dispose ni de la force militaire, ni de la force économique.

Le pape Benoît XV est intervenu pour tenter d'arrêter la Première Guerre mondiale, sans succès. Il fut aussi très critique sur le traité de Versailles, considérant qu'il ne créait pas les conditions d'une paix stable en Europe. Ce qui fut démontré par le renouveau de la guerre dès 1939. C'est durant la Seconde Guerre mondiale que le Saint-Siège a joué un rôle de premier plan et qu'il a atteint le statut qui est le sien aujourd'hui. Le pape Pie XII, Eugenio

Pacelli, est un diplomate. Il a été en poste en Allemagne dans les années 1920-1930, où il a pu observer autant la montée du communisme que du nazisme et mesurer ainsi le danger de ces deux idéologies. Devenu le pape Pie XII, il a œuvré pour sauver le maximum de civils, notamment les juifs, et pour renverser Hitler.

La diplomatie du Saint-Siège est ainsi en contact avec de hauts dignitaires allemands farouchement anti-nazis, comme l'amiral Canaris, dirigeant de l'Abwehr, le service de renseignement allemand. Celui-ci, bien que protestant, n'a confiance qu'en Pie XII. Il lui fait ainsi livrer les plans de l'invasion allemande de la France, espérant

que cela permettra un échec de la Wehrmacht et donc un renversement de Hitler. Ces plans sont transmis au pape via Josef Müller, un catholique de Bavière, que Canaris a fait nommer à Rome dans ses services afin qu'il dispose d'une couverture. Müller rencontre les émissaires du pape dans la crypte de la basilique Saint-Pierre,

alors en pleine fouille archéologique, mais un des rares lieux de Rome à ne pas disposer d'espions et de micros allemands. Les plans sont ensuite transmis aux Français, qui n'en feront rien, croyant à une intoxication. Ils étaient pourtant parfaitement justes.

Au cours de la guerre, Pie XII a directement organisé au moins trois complots visant à assassiner Hitler. C'est la première fois qu'un pape s'est autant mouillé pour éliminer un dictateur. Ils ont tous échoué, les conjurés ayant manqué de chance. Le complot du 20 juillet 1944, dit "opération Walkyrie" a été monté en partie à Rome et s'est fait grâce au soutien de Pie XII. Le pape devait notamment prendre contact avec les Alliés pour leur demander de négocier avec les conjurés une fois Hitler assassiné. Mais ce complot, comme les autres, a lui aussi échoué.

Parmi les autres grands coups de la diplomatie pontificale, il y a l'intervention lors de la crise des missiles de Cuba

en 1963. Jean XXIII est directement intervenu auprès de Kennedy et de Khrouchtchev afin d'éviter le feu nucléaire. De l'avis des politiques soviétiques et américains, son intervention a contribué à détendre les tensions entre les deux adversaires. Plus récemment, Benoît XVI puis François ont joué les intermédiaires entre Cuba et les États-Unis afin d'aboutir à la levée de l'embargo et à la reconnaissance diplomatique mutuelle. Ce rôle de médiateur et d'intermédiaire a été utilisé de nombreuses fois au cours du siècle. Enfin, on connaît surtout le rôle de Jean-Paul II dans l'effondrement de l'URSS. Le Vatican a financé et soutenu le syndicat Solidarnosc. Jean-Paul II est intervenu personnellement auprès de Brejnev pour éviter l'invasion de la Pologne en 1980. Invasion empêchée, mais qui a abouti à la tentative d'assassinat du 13 mai 1981. Le charisme de Jean-Paul II et son encouragement aux dissidents soviétiques ont largement contribué à l'effondrement du monde soviétique.

Quels sont les réseaux d'influence du Vatican ? Est-ce un pouvoir réel ou fantasmé ?

Les deux. Il est vrai que le Saint-Siège a une réelle influence. Il sert de médiateur dans de nombreux conflits et il intervient dans plusieurs dossiers internationaux. Récemment, ce fut la guerre en Syrie, où le pape s'est opposé à l'intervention militaire de septembre 2013.

Sa grande force, c'est celle du renseignement. Grâce aux congrégations religieuses, aux prêtres, aux laïcs et aux associations caritatives présentes sur tous les continents, dans des lieux reculés comme dans les métropoles mondiales, le Saint-Siège dispose d'un réseau d'informateurs unique au monde et inégalé. Des informateurs qui parlent la langue et qui comprennent la culture. Quand la France est intervenue en Centrafrique, le seul interlocuteur valable qui restait et qui servait d'intermédiaire entre les différentes communautés, c'était l'archevêque de Bangui.

À Rome, que ce soit dans les couloirs de la Secrétairerie d'État ou ceux des congrégations religieuses, on croise le monde entier et l'on peut récolter un maximum d'informations sur les tendances lourdes des pays. D'où l'extrême importance de disposer d'un ambassadeur à Rome, près le Saint-Siège, qui peut lui aussi se brancher à cette oreille du monde. Si François Hollande a fait une visite à Rome en août 2016, ce n'est pas pour se donner une bonne image auprès des catholiques français en vue de la présidentielle, mais pour résoudre le problème de l'absence d'ambassadeur près le Vatican, ce qui manquait cruellement à la France pour résoudre la crise syrienne.

Cette capacité d'influence est néanmoins à modérer. D'une part, le traitement des nombreuses informations n'est pas chose aisée. Et même triées, encore faut-il transmettre l'information à la bonne personne. Ensuite, pour avoir une influence, faut-il le vouloir. Or beaucoup d'ecclésiastiques romains ne sont pas portés sur la chose diplomatique ni sur le grand jeu des relations internationales. Ils ne rentrent pas tous dans cette logique de l'influence. Jean-Paul II était davantage porté sur cela que Benoît XVI ou François. Enfin, le pouvoir du Vatican est très limité. On le voit avec l'accord sur la Chine. Si Pékin ne respecte pas l'accord, le Saint-Siège ne peut rien faire pour contraindre le pays à s'y soumettre. L'influence sans le pouvoir de coercition est tout de même assez limitée et court le risque de n'être que la puissance du pauvre. ■

EXTRAITS

L'héritage religieux et culturel, pilier majeur de l'influence du Vatican

Dans son ouvrage, Géopolitique du Vatican. La puissance de l'influence (Puf, 2015), Jean-Baptiste Noé met en relief l'extraordinaire pouvoir d'influence que constitue le patrimoine religieux et culturel du Vatican (extraits des p.208-212).

La culture, élément de puissance du Vatican : "La culture est un des piliers non négligeables de la puissance du Vatican. C'est environ 20 millions de touristes qui viennent tous les ans à Rome, faisant de cette ville une des plus fréquentées en Europe. Force est de reconnaître que ce sont les papes qui attirent : le Vatican et ses musées fameux, les nombreuses églises qui ornent la ville (plus de 400), les bâtiments religieux qui en font la richesse. Ayant été la capitale des papes pendant de nombreux siècles même les bâtiments civils portent la marque pontificale : la fontaine de Trevi fut construite en 1732 sur les directives de Clément XII, le palais du Quirinal fut la résidence pontificale jusqu'en 1871. Tous les touristes ne sont pas des pèlerins, venant place Saint-Pierre écouter les enseignements du pape, mais tous retirent quelque chose de cette visite de la Ville éternelle, une part du christianisme qui s'immisce en eux. La chapelle Sixtine et la scène du Jugement dernier sont une des œuvres les plus célèbres qui attirent les touristes, de même que la *Piéta* de Michel-Ange. Les musées du Vatican regorgent d'œuvres d'art au thème religieux. Même si les touristes ne connaissent rien à la foi catholique, les guides et les audioguides contribuent à former ces personnes en leur transmettant des éléments culturels."

Les musées du Vatican, cœur de la géopolitique culturelle : "Ces musées sont au nombre de 11 et sont intégrés dans l'État du Vatican. Ainsi, même si le visiteur ne s'en rend pas compte, il franchit une frontière étatique en entrant dans ces galeries. Parmi les pièces majeures se trouvent la chapelle Sixtine, les chambres de Raphaël, les appartements Borgia, les musées égyptiens et étrusques, la pinacothèque et les appartements de saint Pie V. Avec le Louvre et le British Museum, c'est un des plus grands musées du monde, comprenant les collections les plus majestueuses. Trésor des collections des papes du Moyen-Âge à nos jours, ces musées reflètent non seulement le goût de l'art italien, mais aussi du monde entier. Connus sur tous les continents, objet de désir pour tous les amateurs d'art, ils attirent des touristes de toutes origines et de toutes confessions, transmettant ainsi des parcelles de la foi."

"Dans ce registre de la géopolitique culturelle figure les célèbres gardes suisses. À l'image des gardes de Westminster, ils sont connus dans le monde entier. Si leur rôle n'est pas uniquement folklorique, ils sont une partie intégrante du pouvoir culturel du Vatican. La garde suisse pontificale est l'héritière de l'ensemble des gardes suisses qui se sont engagés comme mercenaires à l'époque moderne. Elle fut créée le 22 janvier 1506 sur la volonté du pape Jules II qui a recruté des Suisses, car c'était alors les meilleurs mercenaires d'Europe. Avec 110 militaires, elle constitue la plus petite armée du monde. Dans son histoire, la date du 6 mai 1527 reste comme un jour mémorable. C'est ce jour-là que les lansquenets allemands de Charles Quint entrent dans Rome et mettent la ville à feu et à sang. Les Suisses protègent la retraite du pape Clément VII, qui s'enfuit par le corridor du château Saint-Ange et échappe ainsi à la mort. 147 gardes périssent dans ce qui reste le jour le plus sombre de l'existence de la garde. La date du 6 mai est ainsi retenue pour être le jour de la prestation de serment des nouvelles recrues. La cérémonie se déroule dans la cour Saint-Damase. Les incorporés écoutent le serment, inchangé depuis les origines : *"Je jure de servir avec fidélité, loyauté et honneur le Souverain Pontife [nom du Pape] et ses légitimes successeurs, ainsi que de me consacrer à eux de toutes mes forces, offrant, si cela est nécessaire, ma vie pour leur défense. J'assume également ces engagements à l'égard du Sacré Collège des cardinaux pendant la vacance du Siège apostolique. Je promets en outre au commandant et aux autres supérieurs respect, fidélité et obéissance. Je jure d'observer tout ce que l'honneur exige de mon état."* [...] La sécurité du pape est aujourd'hui à la charge de la garde suisse pontificale et de la gendarmerie de l'État du Vatican, moins connue, mais tout aussi efficace. La sécurité extérieure, notamment la place Saint-Pierre, est assurée par les carabinieri italiens. C'est eux également qui veillent sur les pèlerins et les touristes, objet de nombreuses convoitises de larcins."

L'Urbs des pèlerins : "Rome est en effet le cœur géopolitique de la religion catholique. Avec Jérusalem, la Mecque et Lhassa, elle constitue une des grandes capitales religieuses du monde. Toutes les semaines, ce sont des milliers de pèlerins qui assistent à l'audience pontificale. Cette coutume a été instituée par Pie XI en 1925. L'audience a lieu le mercredi, vers 10h, toutes les semaines où le pape est à Rome. Elle se compose d'une catéchèse, d'une bénédiction, et du salut du pape à la foule présente. Celui-ci peut rencontrer des personnes et échanger quelques mots. À l'époque de Jean-Paul II elles ont rencontré un succès croissant, attirant de plus en plus de personnes. Ce nombre n'a cessé de croître sous Benoît XVI puis sous François. En 2010, c'est presque 500 000 personnes qui ont assisté aux audiences du pape. Il est nécessaire de disposer d'un billet pour entrer sur la place Saint-Pierre et assister ainsi à l'audience. Ces billets sont gratuits et sont à retirer à la préfecture de la maison pontificale."

"L'autre temps fort des pèlerinages est la Semaine Sainte, où là aussi des milliers de pèlerins du monde entier viennent à Rome pour y vivre Pâque au plus près du pape. Cela contribue à renforcer l'amour du pape et l'adhésion à sa personne, à le faire connaître et à diffuser sa dévotion dans le monde. Enfin, il y a les grandes célébrations et notamment les canonisations. Pour la double canonisation de Jean XXIII et de Jean-Paul II en 2014, c'est plus d'un million et demi de pèlerins qui sont venus à Rome et des dizaines de millions qui ont regardé l'événement à la télévision. Cela prouve que le catholicisme attire et que de nombreuses personnes sont prêtes à se déplacer et à faire un voyage souvent éprouvant pour assister à un tel événement. Avec les Journées Mondiales de la Jeunesse, ces événements témoignent de la vigueur de l'Église."

EXTRAITS

L'intervention du Vatican dans la guerre en Syrie Jeux d'influence et rapports diplomatiques - I

Dans son livre François le diplomate (Salvador, 2019), Jean-Baptiste Noé décortique le rôle joué en arrière-plan par la diplomatie vaticane dans le dossier particulièrement complexe du Proche-Orient, et de la Syrie en particulier (extraits tirés des p. 103 à 110).

Les papes face aux interventions militaires

"La "doctrine Tauran" a eu l'occasion de se manifester contre le terrorisme émanant du monde musulman et face à l'irruption dramatique de l'État islamique en Irak et en Syrie¹. Fidèle à sa méthode de dialogue, il n'a jamais provoqué l'adversaire, mais il l'a placé en face de ses obligations et de ses contradictions, pour le révéler aux yeux du monde et le montrer tel qu'il est. Cela a abouti à une réflexion actualisée sur la guerre juste et à la définition d'une obligation morale d'arrêter l'agresseur injuste, qui fut reprise par plusieurs diplomates du Saint-Siège et en définitive par le Pape lui-même. Il faut remonter à 1992, et aux drames de la Yougoslavie, pour qu'un pape se prononce en faveur d'une intervention militaire afin de rétablir la paix dans une zone sinistrée. En 2003, Jean-Paul II s'était opposé à l'intervention en Irak et en 2011, Benoît XVI n'avait pas cautionné les interventions de l'OTAN en Libye. En septembre 2013, le pape François avait appelé à une journée de prière et de jeûne, et non à un bombardement, pour tenter de régler la crise syrienne. Le monde diplomatique s'était habitué à la ligne pacifique promue par le Saint-Siège, oubliant que l'Église a développé une pensée complexe sur le sens de la guerre juste. Mais face à un monde musulman où il ne faut pas donner l'impression de partir en croisade, et où le traumatisme du discours de Ratisbonne reste vif, la diplomatie pontificale semblait privilégier la parole à l'épée. La chute des villes chrétiennes de Mossoul et de Qaraqosh à l'été 2014, la constitution d'un califat islamique, la répression sanglante subie par les chrétiens, ont conduit les diplomates du Saint-Siège à repenser le sens d'une intervention armée et d'un dialogue interreligieux qui ne soit pas synonyme de reniement et de naïveté."

Des conversations feutrées aux prises de position publiques

"Tout a commencé avec les interventions multiples de Mgr Silvano Tomasi, représentant du Saint-Siège à l'ONU², qui a demandé qu'une intervention armée soit organisée pour protéger les civils. Puis c'est le cardinal Jean-Louis Tauran qui a publié une déclaration très vive demandant aux chefs religieux musulmans de sortir de l'ambiguïté en condamnant les exactions commises par les islamistes.

"Le monde entier a assisté, stupéfait, à ce qu'on appelle désormais "la restauration du califat" qui avait été aboli le 29 octobre 1923 par Kamal Atatürk, fondateur de la Turquie moderne. La contestation de cette "restauration" par la majorité des institutions religieuses et politiques musulmanes n'a pas empêché les djihadistes de l'État islamique de commettre et de continuer à commettre des actions criminelles indicibles.

"Ce Conseil pontifical, tous ceux qui sont engagés dans le dialogue interreligieux, les adeptes de toutes les religions ainsi que les hommes et les femmes de bonne volonté, ne peuvent que dénoncer et condamner sans ambiguïté ces pratiques indignes de l'homme : [suit la liste des nombreuses exactions commises par l'EI]

"Tous doivent être unanimes dans la condamnation sans aucune ambiguïté de ces crimes et dénoncer l'invocation de la religion pour les justifier. Autrement quelle crédibilité auront les religions, leurs adeptes et leurs chefs ? Quelle crédibilité pourrait avoir encore le dialogue interreligieux patiemment poursuivi ces dernières années ? [...]"

"Les responsables religieux sont aussi appelés à exercer leur influence auprès des gouvernants pour la cessation de ces crimes, la punition de ceux qui les commettent et le rétablissement d'un état de droit sur tout le territoire, tout en assurant le retour des expulsés chez eux. En rappelant la nécessité d'une éthique dans la gestion des sociétés humaines, ces mêmes chefs religieux ne manqueront pas de souligner que le soutien, le financement et l'armement du terrorisme est moralement condamnable³. [...]"

[suite p.5]

1/ Olivier Hanne, *L'État islamique. Anatomie du nouveau califat*, Paris, Éditions du Grenadier, 2014.

2/ Mgr Silvano Tomasi, né en 1940. Il a été observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'ONU de 2003 à 2016. Il était en poste à Genève. Un autre observateur du Saint-Siège est en poste à New York.

3/ Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, Déclaration du 12 août 2014.

EXTRAITS

L'intervention du Vatican dans la guerre en Syrie

Jeux d'influence et rapports diplomatiques - II

[suite de la p.4]

La position du Vatican face aux agressions injustes et la dénonciation des guerres de reconquête

"Cette déclaration du cardinal Tauran a surpris la communauté diplomatique. Le conseil pour le dialogue interreligieux était plutôt habitué à des déclarations consensuelles sur l'importance du dialogue et de la coexistence pacifique. Tous semblaient être traumatisés par l'expérience de Ratisbonne et semblaient vouloir éviter toute sortie de l'eau tiède. Les propos directs [...] de Tauran, dans le calme de l'été 2014, ont surpris. Le cardinal a continué à développer cette idée les années suivantes. C'est la guerre en Irak et en Syrie et les crimes subis par les chrétiens d'Orient qui ont conduit le Vatican à changer de stratégie et à définir un nouveau concept de guerre juste, rebaptisé légitime défense. Cette déclaration de l'été 2014 a ensuite abouti au document d'Abou Dhabi de février 2019 où, cette fois, les dignitaires musulmans ont dû ouvertement témoigner de leur opposition au terrorisme et sortir de la *taqîya*⁴. Le même été 2014, le 18 août, dans l'avion qui le ramenait de Corée, le Pape s'est exprimé directement sur le sujet. Après avoir rappelé qu'il aurait aimé s'arrêter en Irak sur le chemin du retour, il a eu des paroles très claires sur la nécessité d'arrêter les agresseurs : "*Quand il y a une agression injuste, il est licite d'arrêter l'agresseur injuste. Je souligne le verbe : arrêter. Je ne dis pas bombarder, faire la guerre : l'arrêter.*" Et le Pape de poursuivre : "*Les moyens avec lesquels on peut les arrêter devront être évalués. Combien de fois, sous prétexte d'arrêter l'agresseur injuste, les puissances se sont-elles emparées des peuples et ont-elles fait une véritable guerre de conquête ! En outre, une seule nation ne peut pas juger de la façon dont on arrête un agresseur injuste. Après la Seconde Guerre mondiale, on a eu l'idée des Nations-Unies : c'est là qu'il faut discuter et dire : "C'est un agresseur injuste ? Il semble que oui. Comment pouvons-nous l'arrêter ?" Mais seulement cela. Rien de plus*⁵."

Les Etats-Unis en ligne de mire ou le réalisme géopolitique

"L'obligation morale d'arrêter l'agresseur injuste doit donc se faire dans le respect du droit international : c'est-à-dire respecter l'ONU, et ne pas donner mandat à une unique nation, et chacun comprend que ce sont les États-Unis dont on parle. C'est en revenant du pays du matin calme que le pape a rappelé que la diplomatie repose sur l'acceptation de la réalité et l'adoption de moyens licites pour corriger cette réalité afin d'y rétablir la justice et la paix. À l'été 2014, la "doctrine Tauran" a rappelé la légitimité de la force et de l'intervention militaire dans la diplomatie. Le cardinal Tauran a toujours défendu l'éthique internationale, voyant dans le Saint-Siège un contributeur à "la moralisation des rapports entre les États"⁶."

"Le dossier syrien a été le principal dossier diplomatique du pape François. Quand il monte sur le siège de Pierre, la guerre en Syrie dure depuis deux ans déjà. Les nations occidentales rêvent de "renverser Bachar". Pour le Vatican, déjà opposée à la guerre en Irak en 1991 et en 2003⁷, la chute de Bachar el-Assad signifie un appel d'air pour les terroristes de Daech, l'éradication et le génocide des chrétiens, la victoire du wahhabisme et le risque d'embrasement de tout le grand Moyen-Orient. Le Saint-Siège a fait preuve d'un grand réalisme géopolitique, notamment en s'opposant à la France et aux États-Unis qui rêvaient d'intervenir en Syrie en septembre 2013, prétextant l'usage de gaz chimique par Assad⁸. Le Vatican a été l'un des rares pays à maintenir son ambassadeur à Damas durant toute la durée du conflit : Mgr Mario Zenari, arrivé en poste en 2008 et qui est resté à la nonciature, en dépit des bombardements et des pénuries⁹. La France et les États-Unis n'ont pas hésité à falsifier les rapports d'expertise pour attribuer l'usage d'armes chimiques à Damas, alors qu'elles avaient été utilisées par les groupes islamistes. Le rapport officiel non censuré a pu être connu du grand public grâce à la diffusion faite par l'agence de presse *Fides*, dépendante du Saint-Siège¹⁰. À l'occasion de ce conflit, le Saint-Siège s'est rapproché de la Russie, les deux États partageant des vues identiques sur la politique arabe et l'organisation du Moyen-Orient. La rencontre de Cuba entre François et Kirill, en réchauffant les relations entre Rome et Moscou, a permis ensuite cette unité de vue entre les deux diplomaties. C'est l'une des plus grandes victoires de la diplomatie de François, avec Cuba et la rencontre d'Abou Dhabi. Cette victoire diplomatique témoigne du fait que le dialogue est toujours possible et souhaitable et il s'est incarné de façon concrète et réelle lors des voyages effectués par François en terres musulmanes : Palestine, Jordanie, Albanie et Turquie (2014), Sri Lanka et Bosnie (2015), Émirats arabes unis et Maroc (2019). À cela s'ajoutent des voyages des cardinaux Tauran et Parolin en Iran, ainsi que les rencontres à Rome entre François et les chefs d'État ou de gouvernement des pays musulmans. L'événement majeur du pontificat a été le voyage du cardinal Tauran en Arabie Saoudite puis celui de François aux EAU."

4/ La *taqîya* désigne le mensonge légal et permis dans l'islam afin de protéger la religion islamique et de se camoufler aux yeux de l'adversaire.

5/ François, Conférence de presse dans l'avion, propos rapportés par *Vatican news*.

6/ Jean-Louis Tauran, "La Santa Sede è l'etica internazionale", in *Ius ecclesiae*, 16, 2004, p. 251-258.

7/ Bernard Lecomte, *Le monde selon Jean-Paul II*, Paris, Tallandier, 2018.

8/ Frédéric Pichon, *Syrie, Une guerre pour rien*, Paris, Le Cerf, 2017.

9/ Il a été créé cardinal par François en 2016. Le fait d'avoir un nonce en Syrie permet au Saint-Siège de disposer d'un réseau de renseignement et de coordonner l'action humanitaire dans le pays.

10/ Roland Hureau, *La France et l'OTAN dans la guerre de Syrie. Le grand fourvoisement*, Paris, Orbis Géopolitique, 2019, p. 29.

BIOGRAPHIE

Docteur en histoire économique (Sorbonne-Université), Jean-Baptiste Noé a consacré sa thèse (sous la direction des professeurs Jacques Marseille et Dominique Barjot) à l'étude de la société Total et aux facteurs de réussite de celle-ci. Professeur à l'Université catholique de l'ouest, où il enseigne les relations internationales et l'économie politique, Jean-Baptiste Noé s'impose également comme un ardent défenseur de la liberté scolaire comme remède aux maux de l'école actuelle, ce qui explique qu'il ait écrit plusieurs ouvrages consacrés à l'éducation et à l'enseignement. Il a également cofondé et dirigé un lycée indépendant de la région parisienne pendant une dizaine d'années.

Jean-Baptiste Noé est connu pour ses recherches, lesquelles portent tout à la fois sur la diplomatie du Vatican et l'histoire économique, notamment les conditions de développement des entreprises. A ce titre, il s'intéresse aux facteurs intellectuels, culturels et humains favorisant le développement des sociétés, cherchant à lier entre elles les questions philosophiques, économiques, géopolitiques et historiques.

A l'été 2019, Jean-Baptiste Noé a succédé à Pascal Gauchon à la direction de la revue de géopolitique *Conflits*. Dans son premier éditorial (n°23, septembre 2019), il écrivait : "La géopolitique est une méthode d'analyse qui part du terrain et qui traite des réalités. Nous nous enracinons dans le temps long et nous portons notre regard vers des horizons lointains. Nous reconnaissons l'existence des identités et des cultures, qui œuvrent pour leur survie et leur développement. Notre géopolitique est celle du conflit." Et Jean-



Baptiste Noé de rappeler ce qu'écrivait Pascal Gauchon en ouverture du premier n° de *Conflits* : "Le véritable sujet d'étude de la géopolitique, c'est l'antagonisme sous toutes ses formes, les plus innocentes, les plus surnoises, mais aussi les plus brutales, ainsi que les équilibres que ces rivalités finissent par générer et qui restent toujours fragiles."

Conjuguant enseignement et recherche, Jean-Baptiste Noé dirige également un cabinet de formation en géopolitique, Orbis, www.orbis-geopolitique.fr Dans un entretien accordé en octobre 2019 à la Lettre *Comprendre & Entreprendre*, il expliquait : "De même que, dans les écoles de guerre, on forme les officiers à la réflexion stratégique, de même est-il urgent de former les cadres de nos entreprises à réfléchir sur leur environnement." (lire l'entretien dans son intégralité : https://blog.ecole-management-normandie.fr/wp-content/uploads/2019/11/Lettre-IE_N34_EM-Normandie.pdf)

Parmi les ouvrages de Jean-Baptiste Noé, on notera tout particulièrement *Géopolitique du Vatican. La puissance de l'influence* (Puf, 2015), *La parenthèse libérale. Dix-huit années qui ont changé la France* (Calmann-Lévy, 2018) et, avec Victor Fouquet, *La révolte fiscale. L'impôt : histoire, théories et avatars* (Calmann-Lévy, 2019, Prix Turgot 2020), sans oublier bien sûr *François le diplomate* (Salvator, 2019).

Pour suivre la revue de géopolitique *Conflits*, dirigée par Jean-Baptiste Noé : www.revueconflits.com

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Jean-Baptiste Noé va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plateforme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACTS

France (Paris) : +33 (0)1 47 09 36 99

North America (Toronto) : +00 (1) 416 845 21 09

South America (São Paulo) : + 00 (55) 11 8354 3139

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action